

Michel Serres
Musique
Partie 1

musique

L'ÉCRIVAIN SE FAIT MUSICIEN POUR NOUS OFFRIR UNE

michel serres

PHILOSOPHIE DE LA MUSIQUE QUI INCARNE LE VRAI LANGAGE DU MONDE ET DES VIVANTS.



[ESSAIS LE POMMIER !]

Table des matières

Enfance d'Orphée.....	1
Clameurs des Sibylles, Pythie et Bacchantes.....	1
Orphée attentif	2
La mère Mémoire met de l'ordre dans ces bruits.....	3
Orphée initié.....	3
Le Grand Récit.....	4
Muses-langues et Muses-Musique	5
Deux Muses par corps premières	6
Rythmes, percussions	7
Deux premières musiciennes	8
La Muse du Monde.....	10
Quatre Muses benjamines	11
Litanies finales d'Orphée-musicien.....	14
Da capo : fin aux enfers	16

BRUITS

L é g e n d e

Décrire d'abord le fleuve musical qui traverse la vie d'un compositeur.

Enfance d' Orphée

Enfant, Orphée ne parlait, ne chantait ni ne composait de musique . Désireux de se délivrer de l'enfer détonant alentour, il cherchait un lieu silencieux, insonorisé, rarissime, où il n'entendrait plus les bruits orduriers des moteurs et tuners qui, en l'assourdissant, l'avaient rendu muet.

Pour le découvrir, il partit autour de la Méditerranée. Sur le chemin, à Delphes, il rendit visite à la Pythie, assise sur sa faille sismique enfumée ; à Dodone, aux Selles qui disent ce que dit le vent dans le feuillage des arbres ; aux douze Sibylles délirantes en des villes différentes ; aux Ménades, aux Bacchantes, toutes hurlant, la nuit, en de secrètes orgies. Et s'étonna de ce que ces solistes ou choristes antiques ne cessassent, comme, dans les stades, le public d'aujourd'hui, de s'agiter, crier, acclamer, vilipender. De nouveau, elles lui cassaient l'ouïe. « Pourquoi ce fracas ? » se disait-il. Comme il s'agissait d'autres tonalités que les ordures de nos pétarades, Orphée demanda, par gestes, à ces femmes, la raison de leurs charivaris.

Clameurs des Sibylles, Pythie et Bacchantes

Il crut comprendre que ces prophétesses lui répondaient, chacune en son langage codé :

« Si tu veux apprendre à parler, ou, plus tard, en faire profession, comme acteur, avocat, professeur, orateur, si tu désires chanter, porter donc ta voix hors du corps pour remplir un espace jusqu'au mur du fond, si tu veux lever au-dessus de ta gorge une colonne vibrante, comme un tourbillon de feu, en sonorités intenses ou inflexions exquises, sache que, bien avant le sens porté par le langage ou l'émotion propagée par la chanson, la voix vient du corps, de son assise, de l'assiette, de sa tenue à terre, de la sustentation, de la prise animale du sol par la plante des pieds, de l'accrochage solide à de longues racines par les orteils ; que je ne sais quelle source brante vient de je ne sais quel courant chthonien, ascendant le long des colonnes osseuses et musculaires, jambes, cuisses, fesses, abdomen, médiastin, jusqu'à la ceinture scapulaire ; que ta voix dira, signifiera, si elle doit son inspiration profonde à cette fondation.

« Afin de parvenir, demain, ce soir ou cette nuit, à t'exprimer en langue ou en chants, exerce-toi d'abord à nous imiter, nous, Bacchantes, enivrées de vins et de cris, moi, Pythie, droguée de vapeurs émanées du centre de la Terre, ou d'autres encore, vibrant du frémissement du vent dans les feuillages. Nous captions ces bruits du Monde avec les membres. Nos voix s'envolent quand leurs ailes nous poussent aux chevilles ; nous incarnons le Verbe par le corps, au bonheur de nos genoux, hanches et métatarses. La musique, la langue, le sens, comme l'extase et la science, montent longuement, plus tard, de ces bases. La voix volante vient de la Terre, par le corps-volcan. L'âme vente de plain-pied.

« Nos voix viennent du vent et de ses grains vibrants, par les poumons du Monde et les nres ; de nos vaisseaux sanguins et du murmure énorme de la mer ; des vivants du sol et des oiseaux de l'air ; du désir de vie, du battement du clitoris ; du tohu-bohu de l'Univers ; mais aussi du bruit des groupes, du fracas sanglant des batailles, de la violence des rapports humains et de la mélancolie d'aimer ; mille épines, issues de ces signes, traversent nos corps, saignants et douloureux, avant de se changer en voix. Ces vapeurs, cette brise qui vibre, ces bruits viennent de toutes parts ; écoute-les de toute ta peau, elle-même vibrant comme un grand tympan.

« Change ton corps en un tronc aux racines profondes, dont la brise agite les branchages dans lesquels conversent des nuées d'oiseaux. Ainsi ta voix volante viendra-t-elle de la terre par ton corps-volcan, de l'air par ton corps-arbre, de l'eau par ton corps-fleuve et du feu par ton corps four. »

Orphée attentif

Enfant, muet, Orphée savait tout cela sans le savoir, au moins sans pouvoir le dire. Et, sous la direction de ces femmes, il chercha, peu à peu, avant d'entrer en langue, à écouter, en silence ...

... du corps propre, les sons rauques de sa glotte, les battements de son cœur, le rythme et le tempo de son pouls, ceux de sa respiration, ainsi que les acouphènes, bourdonnements et tintements insensés de l'oreille ; il savait déjà écouter les sanglots du désir, du désert de l'amour ; il apprit à entendre, alentour, les gémissements d'une mère en gésine et, du nouveau-né, le cri. ..

. . . les premières plaintes de l'espèce.

Sa peau s'ouvrit aussi au vrombissement imbécile des villes, au chaos géant des batailles ; il écouta, pieusement, les rubans fageant, priant dans le vent de l'Himalaya ; les motets des rites, les supplications des litanies mystiques, les psaumes des religions ; les plaintes des amants éconduits ; les musiques primitives des tribus sorties d'Afrique ...

. . . il écouta, en somme, des hommes, de leur corps et de leurs assemblées, les murmures et tumultes qui, sans cesse, précèdent l'histoire, sans doute insensée.

Attentif à l'enseignement de celles qui interprétaient les clameurs du vent et des ailes dans le feuillage des arbres, il entendit aussi la musique de leurs hes, mésanges, crécerelles, canaris et colibris, condors, faucons et colombes, urubus ; le sifflement des serpents sous les herbes ; le brame lamentable du cerf sous la multiplicité des houppiers forestiers ; les signaux lointains des baleines en mer ; l'explosion magnifique de la vie spécifiée ; et, plus finement, l'étrange musique d'un cristal apériodique et des chromosomes le chromatisme subtil.

Il entendit donc, en somme, des vivants en évolution et en développement, les éclats et les chants qui, sans cesse, précèdent la possibilité d'un sens.

Pythie et Sibylles lui apprirent enfin la plainte de la brise, la clameur des chutes d'eau, le claquement de l'orage, la rumeur de la marée crois.sante, le crissement de la glace en débâcle gémissant comme une femme.

Par le chaos formidable et lacté des constellations, son corps s'ouvrit au bruit de fond du Monde, incessant, continu, dont la navette tisse la chaîne et la trame du temps.

A un moment, il crut même ouïr l'explosion du big bang traversant la barrière de Planck et retentissant encore dans l'espace-temps.

Comme ceux de ces femmes inspirées, son corps frémissait à l'unisson de l'Univers clamant, de son tohu-bohu permanent précédant la possibilité du sens.

La mère Mémoire met de l'ordre dans ces bruits

D'une ouïe aiguë et ouverte, mais encore sans voix, toujours errant sur les rives de la Méditerranée, Orphée rencontra, un soir, sur les flancs du mont Parnasse, une vieille sorcière, mauvaise et géniale, pleine de savoir et de ressentiment, la Mémoire, qui conservait, par devers elle, les souvenirs du Monde, étoiles et cristaux; ceux du corps et des vivants, rides et fossiles ; et ceux des sociétés, mensonges et archives.

Elle avait neuf filles.

Avant de les lui présenter, elle dit :

« L'une d'entre ces Sibylles que tu quittes, dispersées autour de la Mer Intérieure, avait obtenu du Soleil, amoureux d'elle en un temps immémorial, qu'elle vive autant d'années qu'elle pouvait tenir de grains de sable dans la paume de sa main. Non, elle n'avait pas dit : grains de sable, mais atomes de matière ! Ainsi dure-t-elle autant que l'Univers,

depuis le commencement, sous le feu des premiers astres.

« Par l'hermétisme de ses cris, elle se mit donc, depuis l'aurore du Monde, à en reproduire le bruit de fond, que captait son corps ouvert aux vapeurs de la terre, aux turbulences de l'air, aux murmures de la mer, aux éruptions des volcans. Et dans des livres sibyllins, elle tenta de recopier une sorte de récit, à sa façon folle : en mimant ces bruits, avant que naisse tout langage. Ces grimoires, jadis illisibles, je commence à les comprendre grâce aux sciences d'aujourd'hui.

« Parce que, plus vieille encore qu'elle, j'ai appris, en lisant et en écrivant, la petite mémoire des humains, élargie récemment à la dimension du Monde, la mienne. »

En faisant mine d'ouvrir ces livres, elle reprit :

« Parmi le chaos de ces rumeurs, il existe un ordre subtil, apprends-le. Comme celui des Sibylles, ton corps retentit sans cesse à trois bruits de fond distincts, mais liés, mais inextricablement mélangés. En voici la série : celui, d'abord et permanent, du Monde ; celui, intense et plus rare, des Vivants ; celui, enfin, des Sociétés qui, partout et aveuglément, recherchent le sens.

« Les humains tentent toujours, par leurs rumeurs, sensées ou non, de nous assourdir aux deux autres. Cette triple succession assure une première harmonie grande en ce désordre somptueux. »

Orphée initié

Orphée vérifia cet agencement en commençant par le corps propre des humains, par le piétinement de leur marche, leurs percussions sur la pierre, la colère de leurs haines et leurs pleurs, par la cacophonie incompréhensible et brutale d'histoire ...

. . . mais, auparavant, il écouta pieusement les tissus cousus et déchirés de l'embryon bruissant comme des papiers froissés, les battements précoces du cœur au paradis de l'enceinte utérine, le pouls du poing, le tonus de la tenue, le charivari de la chair, la tension des muscles et des nerfs, l'explosion de l'enthousiasme à la chaleur vitale, l'ébranlement trépidant du coït et la cymbale finale de l'orgasme, le tintement de dix horloges organiques qui vibrent dans les plis de la chronobiologie, et, enfin, l'ADN qui, en hélice, tremble comme une corde vibrante.

Mineur, majeur, hautbois, musette, changements de formes et d'espèces, voluvélo, évodévo, évolution et développement ... il comprit alors ceci : puisque, de mémoire de rose, nul n'entendit mourir un jardinier, que, de mémoire de femme ou de mâle, nul ne vit s'évanouir un genre, notre corps glisse si vite sous la mort silencieuse qu'il n'entend presque jamais le rythme des transformations vitales. Il apprenait l'autre raison pour laquelle il était sourd.

« Voilà pour les vifs », dit-il.

Et voici pour le Monde.

Accord rare parmi la musique d'un atomisme à profusion, la vie s'entend comme un miracle dans la gigantesque loterie des choses ; après son information et ses transformations, après elle, mais, en réalité, avant elle, il se mit à écouter le tonnerre bas et tremblant des séismes, les panaches en volutes des éruptions volcaniques, les tourbillons des rivières au sortir de l'arche des ponts, les turbulences des nuages et les trombes des cyclones, les galaxies aussi spiralées que les rubans génétiques des vifs.

Au-delà des ritournelles stationnaires des orbites elliptiques, il entendait aussi la polyphonie dispersée de la radioastronomie, le bruit aléatoire des sauts quantiques, la diffusion granulaire des temps, la rumeur profuse <l'Univers, entre big bang et big crunch, la formidable expansion d'une onde inouïe parce qu'universelle. Il entendit le chaos déborder le commencement des choses et de la pensée, son tohu-bohu strié de signaux.

Le Grand Récit

En se remémorant, grâce à la vieille sorcière, les trois marées successives de ces ondes au hasard, il s'aperçut, ébloui, qu'il venait de déployer, de façon dispersée, mais dans ce quasi-ordre, l'éventail indéfini et les rythmes à travers lesquels le Grand Récit de l'Univers se propage, chaotique et contingent, inerte et commencé au big bang, vivant et commencé aux premières molécules, et qui ne cesse, temporairement, de s'achever par la chanterelle ultrafine de l'aventure humaine, par notre histoire, terminale, brevissime, presque instantanée. Sensée, insensée ? Sincère, mensongère ?

Au total, l'immense orchestration aléatoire de l'Univers, l'espace-temps ouvert des branes et des supercordes, les organes et membranes vibrant de vie, leur patiente et lente évolution lui parurent alors jeter, comme mille fleuves, leurs eaux prémusicales dans l'immense mer de nos symphonies et de nos chants, de nos poèmes, de nos théorèmes, déclarations et discours -y compris le mien, celui que je tiens, mais en langue, maintenant ?

En écoutant, pour finir, l'éventail déployé des passions et des langues humaines, haines et malheurs d'amour, politiques monotones et mensonges de force, connaissances et sciences, il s'aperçut aussi que ce langage émergent, collé au corps, épais, gluant, ruisselant, intarissable, pouvait l'empêcher d'ouïr les cris des vifs et les bruits du Monde antécédents. Il se dit : « Le sens cache ce qui le précède. Voilà pourquoi, enfant, j'hésitais à m'y résigner. Voilà pourquoi le langage ne

comprendra jamais la Musique. » Voilà pourquoi, bavards et savants, sourds le plus souvent au Monde et au fleuve flambant de la vie, les adultes ne comprennent pas les enfants, les poètes, les Pythies ni les bacchanales, encore moins les sourds-muets.

« J'arrive enfin à lire les livres sibyllins », dit-il.

La vieille Mémoire intervint de nouveau :

« Clair et noir, chaotique et légal, ce Grand Récit de l'Univers et des vivants, buisson immense, épineux et enchevêtré, celui que ces femmes viennent de t'apprendre, sans y voir, comme moi, un ordre, du big bang à la naine histoire humaine, les sciences, maintenant, ne le racontent pas comme ces viles Sibylles, par mimes, cris, signaux et tremblements, mais, comme moi et mes filles, en langues : en cent langues scientifiques et techniques, vernaculaires même... lues et entendues avec les neurones de la tête, le vague des passions et les vérités de la raison. Ces langues, j'en conserve la mémoire, même de celle qui s'imprime sur les molécules, que l'on peut déchiffrer au cœur des étoiles, dans les chairs et sur les os, avant de consulter la surface des marbres et les plis des rouleaux mensongers.

« Mais ce Grand Récit dépend-il de toutes ces langues et du langage en général, et, sous lui, de voix dont nous ne savons pas, justement, l'origine?

« Sous ces langues de connaissances, qu'entends-tu ? Je vais te le dire : cela, justement, que viennent de t'apprendre les Sibylles : les bruits stochastiques du Monde et, tu ne le sais pas encore, leur Musique-somme. Comme Aphrodite, mère de toute beauté, naquit d'un coup de l'écume et du ressac, émerge soudain de la mer chaotique du bruit : la Musique. Elle en lisse les épines et en intègre les signaux. »

Le Grand Récit coule en une grande rhapsodie.

Muses- langues et Muses- Musi que

« Acoustique et musical, ton corps, en effet, pourra, grâce à ton initiation, se délivrer de la dépendance de ces langues, usuelles ou savantes, dont le sens et les sons rendent la plupart de tes pareils sourds à tous les bruits du Monde. Bavardes, intarissables, autoritaires, exclusives, autistes, les langues, et moi, leur mémoire, assourdissons à tout autre son.

« Les Sibylles, les Bacchantes viennent d'ouvrir ton ouïe aux bruits hasardeux qui précèdent et conditionnent les voix humaines. Avant de parler, de calculer, de raisonner, finalement de raconter, elles t'ont appris à écouter d'abord les ondes granulaires du vent, le tohu-bohu quasi rythmé de la marée, bref, le bruit de fond du Monde.

« Leurs cris miment ces épines.

« Le corps entend, oui -comprend-il ? -, ces combinaisons contingentes de sons insensés, d'accords vagues, de cacophonies criardes, qui rechutent, parfois, tout aussitôt, dans le bruit de fond.

« Bien avant de verser vers des mots, des phrases ou des lois, ces milliards de grains particuliers peuvent bifurquer, en rythme, vers des tons, des notes, vers une musique primitive qui, accueillant

les bruits et les signaux du Monde et de la vie, comme l'océan reçoit cent fleuves, transforme ces clameurs éparses et toutes différenciées en des universaux qui précèdent tout discours. Ô merveille de l'entente ! Sans sens ou sous le sens, le corps entend cette musique-là. Bien avant que ta tête la transforme en voix, en sens et en langue, avant de penser, de dire et de signifier, ton corps vibre à cette musique, intégrée par lui à partir de tous les bruits du Monde. Il en fait la synthèse. Sa vie profonde compose une partition.

« Mais comment passe-t-on de ces bruits à la Musique ? Qui la compose ? Mes neuf filles ! Pour parfaire un travail aussi rare, fin, utile et dangereux, j'ai dû les ordonner en plusieurs groupes. Toutes, d'abord, installent et composent mille rythmes et musiques ; ensuite elles se spécialisent dans la science et le langage. Muses-Musique, d'abord, Muses-langues ensuite. »

Entre le charivari des Sibylles ou le brouhaha innombrable des bacchanales, perçus et imités par l'enfant Orphée sur le chemin de son errance, et, d'autre part, le discours instruit de la Mémoire qui déployait devant lui le Grand Récit, dont les langues couvrent et cachent la chair vive, Orphée vit, ébloui, s'interposer les Muses.

Il comprit que ces dizaines de femmes criardes font couler sans arrêt vers les Muses mille petits ruisseaux chahuteurs qui alimentent un bassin commun, d'où jaillissent alors la Musique et le Monde.

La Mémoire, mère orgueilleuse, reprit :

« Mes filles se nomment les Muses parce qu'elles font naître, toutes ensemble, la Musique. Parce qu'il recrute mes neuf filles, voici le premier art humain : aucun n'accéderait à la beauté s'il ne passait point par la Musique.

« Tendu donc vers elle, continu, épuisant, comparable à la construction d'une digue, toujours près de s'effondrer, mais résistant à l'envahissement de crues qui ne cessent de gonfler, le travail héroïque de mes filles recueille les eaux torrentielles de l'amont, lisse les épines du chaos, apaise le choc des astres, adoucit les hurlements des ouragans, le sifflement des cyclones et l'assaut des tsunamis, réduit la guerre animale, tempère les pouvoirs pervers, aménage les pactes, accueille les abandonnés, soulage les éconduits, soigne les amours blessées. Face aux batailles noires et aux haines incessantes qui ne cessent de renaître parmi les choses, au sein des vivants et des sociétés historiques, quel œuvre plus nécessaire ? Mais aussi quel travail sans repos !

« L'une après l'autre, mes filles mettent en musique ces bruits et la douleur de leurs épines. »

Comment ?

Deux Muses par corps premières

Deux Muses du corps se présentent d'abord : Polymnie, qui se livre à la pantomime, et Terpsichore, danseuse.

Muse toute silencieuse, souple, flexible, féline, docile, la première, fascinée d'imitation, commence le travail des neuf sœurs en inventant tout d'abord le rythme, dont les répétitions ne peuvent s'enchaîner, dont les chocs ne recommencent, dont les battements ne se perpétuent ... qu'en présence, qu'en face, qu'en image d'un double. Reflet, puis redoublement. Placé vis-à-vis de tout, le corps de Polymnie polycopie les êtres et les autres, contrefait, mieux encore, devient toutes

choses du Monde : en guette les signes pour les reproduire.

La simulation dans l'espace produit la simultanéité dans la durée. La première entraîne l'autre, mais, vite, la décalera. Deux gestes en même temps, puis un même geste en deux temps. Doubler, imiter ; doubler, répéter ; un pied, puis deux pieds. Ensuite, pour mieux mimer, recommencer. Imiter, puis reproduire. Qui donc frappe répétitivement le tambourin et, plus rares, les cymbales, qui roule des castagnettes, qui secoue la caisse sèche, qui s'enchantent aux batteries ? Celle qui, docile, double, docile, accompagne, docile, imite, docile, reproduit, réplique, et, docile, enchaîne et répète. Fait, refait, contrefait : un, deux et trois pieds. Avant que Terpsichore danse, Polymnie entre en redondance.

Ne dit rien mais porte tout.

« Rien n'existe sans le rythme » s'enorgueillit-elle. Galaxies spirales, astres tournant de soi ou autour d'autres astres, corps vivants à cœur battant, poèmes rimés... naissent, cadencés, comme valses et polkas. Elle en éclate de rire.

Entraînée aussi par le rythme, tout aussi souple et féline, la suivante entre dans la danse. Elle ne reproduit plus rien, comme sa sœur, mais découvre le corps et l'invente, humain. La danse le lance, en effet, vers des positions, mouvements, torsions, tensions, sauts et gestes improbables, inattendus et nouveaux, que ni la marche, ni la course, ni la chasse, ni aucune des fonctions vitales ne nécessiteraient. En la libérant, captive de sa prison native, Terpsichore crée une vie émergente, plus nombreuse et colorée encore que la cour d'amour des mésanges, la volée nuptiale des bourdons ou la course vagabonde, assortie d'appels, des baleines sous les eaux.

Oui, la danse entasse un bagage, un répertoire, un réservoir de conduites corporelles, inutiles certes immédiatement, mais propres à servir en cas d'événement inédit ou dangereux. Le corps de Terpsichore saura s'y adapter parce que la chorégraphie lui enseigne une somme presque universelle de cent figures et mille mouvements, parce qu'elle lui donna un nouveau corps humain, blanc comme la somme des gestes des hommes, blanc comme la somme de toutes les couleurs. Demain ou dans dix ans, une circonstance, au hasard de la vie, lui demandera de réagir, en acte, à une couleur étrange, à une rencontre inattendue, à un accident ... et elle leur trouvera une réponse dans le trésor blanc de son corps en mouvement.

La danse invente le corps humain parce qu'elle lui donne l'adaptabilité. Elle lui permet d'aller dans tous les sens. La Musique inventera le langage parce qu'elle aussi va dans tous les sens, au sens de la signification.

Les deux premières Muses inventent-elles vraiment ou intériorisent-elles les mouvements ou les émotions du Monde ? En créant le rythme, Polymnie imite et poursuit le Grand Récit de la Terre ; quant à Terpsichore, elle continue, en le dépassant, celui des vivants, qui, lui-même s'ensuit, chaotiquement et contingemment, de celui de l'Univers.

Mais comment le suivent-elles ?

Rythmes, percussions

« Si les hommes, si les vivants, si l'Univers font du bruit, chantent-elles ensemble, ils émettent

parfois des signaux, parfois aussi coupés de rythmes ...

... spirales des galaxies, rotation des étoiles à neutrons, vibration des couleurs dans le spectre des astres, rapports harmoniques entre planètes, retour du printemps et des jours, oscillations du calcium, spin de l'électron ... floraison séculaire du bambou, épidémies cycliques, amours rares des cigales, migrations des grues et des canards, menstruation, tempo des reproductions, cœur, pouls et neurones, rythmes des hormones ... accents chantants, pulsation des voix, mesure des pas, clameurs en houle des foules ... mesures, ondulations, longueurs d'onde et ondelettes ... dès le commencement des temps, on peut entendre, de plus, du tempo : frémissements, intensité, rapidité, freins et accélérations ...

« Il suffit de les mimer, il suffit de les danser, disons-nous, il suffit que nos corps, extérieurement oscillants, imitent leurs mille vibrations internes, naturellement rythmées. Nous reproduisons alors les diverses cadences de l'inerte et du vivant. Aucune création ne vaut sans que le créateur n'ait intériorisé, puis extériorisé, les lois de l'Univers. Et d'abord ses pulsations.

« Si, en vraie grandeur, les bruits se classent en trois ordres, mille rythmes ordonnent, en petit, les arythmies de leur aléa hérissé. Car, s'il casse, le rythme lie, aussi ; la cadence coupe, certes, mais par cela même qu'elle coupe, elle fait couler. Toutes deux entendons et reproduisons le temps : coupé en éléments rythmés, minutes et secondes, heures et journées, siècles, millénaires, il coule comme un fleuve, percale et se déploie. Ainsi, le rythme lisse les épines du bruit. »

Victoire ! Discontinues, continues, temporelles, les deux Muses mêlent mesures et liaisons. Même si mille fois elles y retombent, elles font émerger la Musique du chaos par des signaux cadencés. Elle en jaillit sur un pied, deux, trois ou quatre pieds !

Orphée entend les deux Muses, tenant tambours, timbales, marteaux ; il les voit s'évertuant sur cent instruments percutants dont les cadences rythmées cherchent à recouvrir la cacophonie des Pythies.

Par leurs fluides mimiques et les chorégraphies fondues enchaînées de leurs membres, elles blanchissent le bruit de fond épineux des choses du Monde et des émotions vitales.

Leurs attitudes et figures présentent ainsi, face au Grand Récit des choses, un paysage riche de métamorphoses et d'évolutions possibles. Car, en deçà de ce lissage préalable, et déjà réglé ou presque, ces deux premières Muses retiennent néanmoins les richesses exubérantes issues, d'abord et encore, du tohu-bohu premier, mais aussi des bifurcations évolutives, deux sources cachées, vives, quasi enfantines.

Leurs déjà savantes descriptions vitales ne cessent de redécouvrir dans le désordre somptueux des millions de singularités, d'une beauté riante, luxuriante, débordante, d'une surabondance opulente et d'une plénitude épanouie.

Elles prennent leur joie dans tout le réel vivant.

Deux premières musiciennes

Euterpe : « Je joue de la flûte ; j'y maîtrise le halètement de ma respiration, par règles, cadences et mesures, ensemencées dans la partition. »

Inventée par Pan, l'un des dieux primordiaux, ou par Hermès, son père, la fle symbolise ici tous les instruments de musique possibles, faits de cuivre, de bronze, d'or, métaux inertes, ou bien de bois, de cuir, de peaux, de boyaux, tirés de vivants ; colonnes ou cordes vibrantes, produisant des sons, doux, à partir de matières, dures.

Erato : « Je dirige le chant choral qui réunit mille cris disparates ; sous mélodies ou psalmodies s'apaisent les haines discordantes des personnes et des peuples dans l'harmonie d'unissons rares ou d'accords compliqués ».

Progression décisive : de la flûte au chœur nombreux, d'Euterpe à Erato, la Musique glisse, après le rythme, dès son émergence donc, des instruments aux voix, monte de l'émission de sons portés par des choses, cordes ou colonnes, dures, à l'émission de sons portés par bouches, dents et langues, vives, et, plus tard, par des paroles, douces. Cette ascension majeure -ou cette descente, au moins en densité -du dur vers le doux en passant par le vivant éclaire l'usage du verbe lisser, issu des limes dites dures ou douces, emploi constant depuis mon com.mencement. Solistes ou en chorales et formations diverses, les deux deuxièmes sœurs couvrent et lissent, en effet, la totalité transfinie du tohu-bohu, du bruit de fond hérissé d'épines.

Jaillie déjà des cordes, colonnes et gorges chantant ensemble, la Musique ne parvient encore ni au sens ni à la parole. Hurle et ulule, rythmée : crie, gémit, appelle, se plaint, supplie... émue comme mélopée.

De même que le danseur porte dans son corps une réserve, parfaitement inutile dans la vie courante, de gestes, figures et mouvements, tensions et positions ... qui lui permettront, éventuellement, de disposer, un jour, d'une réponse, musculaire ou nerveuse, à quelque événement inattendu, heureux ou dangereux, de même le chanteur vivant porte dans son thorax et ses cordes vocales, le musicien rassemble dans son instrument, un répertoire immense de sonorités, hautes et basses, aiguës ou graves, brèves et longues, faibles et fortes, piquées ou tenues ... inutiles aussi dans la vie courante parce que insensées, mais qui, éventuellement, leur permettra de disposer, un jour, des conditions nécessaires à une réponse discursive, face à un sens inattendu, danger ou bonheur, malaise ou mort, amours et délices. Le cri produira le mot et le signal le signe. Insensée, la Musique produira le sens.

En présence de Marie la magnifique, Ronsard glissera du rossignol à son sonnet.

Les deux Muses corporelles -mime et danse -et les deux Muses musicales suivantes - flûte et chœur, chose, vie et voix - stockent ainsi, dans leur corps et leurs évocations, des masses de réponses éventuelles, charnelles et sonores, dures et douces, encore et toujours privées de sens, à des risques, durs ou doux, soudainement issus d'un environnement contingent, ou natif ou mortel. Ces conduites apparemment inutiles et ce stockage apparemment insensé vont vite se révéler deux sources décisives de l'hominisation : Musique préalable au langage adapté, danse préalable à toute adaptation.

Non, le Sapiens n'aurait pu émerger, non, les humains ne pourraient survivre sans le travail constant de ces quatre femmes, sans les banques de données, corporelles et vocales, dures et douces, qu'elles amassent, par corps et par sons, avant l'émergence de la signification. Ainsi ces réserves de gestes et de sonorités se révèlent-elles universelles : inutiles et universelles, c'est-à-dire plus utiles que toute urgente utilité. Pas de culture sans mime, danse ni musique, instrumentale ou vocale -quatre trésors d'équivalents généraux, plus blancs que l'argent, plus vitaux encore que l'or.

Pendant le travail épuisant de ce lissage et de ce blanchissement, les quatre Muses préalables conservent néanmoins par devers elles la richesse exubérante du chaos primitif, source cachée, méprisée, mondiale et quasi enfantine.

Allègrement, leurs compositions y puisent des millions de variations paysagères, riantes, luxuriantes, puissantes, débordantes, d'une surabondance opulente et d'une plénitude épanouie.

Elles trouvent leur joie dans tout le réel.

Orgueilleuse au souvenir de ces commencements, la mère Mémoire indique donc à Orphée le gisement des deux sources primordiales.

« Archaique et cachée, la première bruit dans la rumeur du Monde; inouïe, l'humaine dort dans les gestes du corps et l'insensé de la Musique.

« Mes cinq dernières filles travaillent à les réveiller . »

La Muse du Monde

Uranie compose, contemple et calcule l'harmonie paysagère des cieux.

« Jadis, les constellations, explique-t-elle, associaient ourses, lions, scorpions et capricornes, vierges, chasseurs et centaures, couronnes et casseroles, épi et rameau... dans un désordre chaotique d'artefacts, de vivants, faune et flore, et d'humains fabuleux. Aujourd'hui, l'Univers associe des milliers de singularités plus disparates encore, astéroïdes, étoiles à neutrons, galaxies, amas, trous noirs, nuages interstellaires, arcs gravitationnels, sursauts gamma ... tout aussi en désordre.

« Bruit de fond sans Musique ?

« Autrefois, avant qu'adviennent les lois de Galilée, Copernic ou Newton, Platon et Kepler avaient harmonisé en gammes et notes les orbites des planètes errantes et le système du Monde. Aujourd'hui, le Grand Récit lisse le chaos et unifie, bien que contingemment, le temps colossal de l'Univers.

« Musique devant le bruit de fond ?

« Mais, avant tout cela, moi, Uranie, je chante, je compose la musique préalable à ces distributions chaotiques, à ces calculs théoriques, équations et raisons. Je lisse, au préalable, tout le bruit du Monde, pour laisser entendre, sous le Grand Récit, une immense rhapsodie. Sans cette dernière, qui aurait jamais pu mettre ce récit en langues, en équations, nombres et raisons ?

« Mais comment ? Pour ce faire, j'en appelle aux quatre Muses précédentes, la mime, la chorégraphe, la flûtiste et la chanteuse. Pour imiter ou danser, apprendre à jouer ou produire des vocalises, ne suivent-elles pas des indications précises ? Comment se présentent celles-ci ? Comme des recettes, des méthodes ou des règles. Gestes corporels à reproduire, en danse, puis en musique : comment, omettre les doigts sur la fle ou la cithare ? sur quelle partie faire vibrer cette colonne d'air ou sur quel intervalle l'une de ces cordes ? comment poser ou hausser le souffle, la voix... ? Ces indications d'apprentissage, puis d'exécution, forment vite quelques suites ordonnées : si tu veux obtenir telle mélodie, pose ton index, comme ceci et cela, ici, puis là, encore là et ainsi de suite ; change ainsi et autrement l'ouverture de ta bouche et l'avancée de tes lèvres ... Apparaissent alors dix sortes de codes faisant correspondre tel geste et tel son, bien telle note ... Oui, chiffrer, puis

déchiffrer ...

« Non seulement, privée de sens discursif, la Musique précède et, par son immense banque de sons, rend possibles mille langues, mais encore elle suppose des indications qui font correspondre tel geste à tel son, d'où on pratique et conçoit vite code et chiffre ... qui finissent par s'enchaîner en des séquences longues que je nomme alors des algorithmes. Nous y sommes.

« Oui, la Musique précède et le sens et les langues, mais les algorithmes multiples qu'elle utilise anticipent aussi sur toutes les mathématiques, dont le nombre des branches et la puissance forment ma langue à moi -Muse des sciences, langue privée, certes, de sens discursif, comme la Musique, mais aussi universelle qu'elle, pour correspondre, avec la plus exacte harmonie et la plus exaltante beauté, aux hommes et au Monde. Les mathématiques les expliquent parce que leur génitrice, la Musique, les exprime. Pas de science sans musique préalable.

« Si les langues mathématiques expliquent le Monde, elles naissent de cette Musique. Celle-ci chante donc la totalité des choses. Elle naît de leurs bruits et précède le grand récit aléatoire que les hommes diront, celui des vivants et de l'Univers.

« Ainsi, moi, Uranie, Muse du savoir précis, rigoureux et universel, prétends avoir deux mères : celle de mon corps, la Mémoire, et celle de mon œuvre, la Musique. Ainsi, parmi mes neuf sœurs, prends-je rang, certes, après le mime et la danse ; mais les deux suivantes, je les considère aussi comme maternelles : non, je n'existerais pas sans elles ... Me suivent celles que le langage concerne.

« Néanmoins et par la suite, dans mon œuvre scientifique, je conserve les richesses extraordinaires issues du chaos primitif, source cachée, méprisée, mondiale et quasi enfantine. Le bruit de fond du Monde ne cessant jamais, le corps ne cesse d'entendre, en deçà de la Musique, ce puits de vibrations aléatoires d'où émanent en permanence des jets de combinaisons et d'où retombent les cacophonies éliminées.

« Mes recherches, découvertes, théories savantes ne cessent d'y puiser des millions de singularités paysagères, riantes, puissantes, luxuriantes, débordantes, d'une surabondance opulente et d'une plénitude, épanouie. « Je crée ma joie de tout le donné. »

Orgueilleuse au souvenir de ces commencements, la mère Mémoire indique donc à Orphée le gisement des trois sources primordiales : « Archaique et cachée, la première, bacchanale, bruit dans la rumeur du Monde ; ouïe maintenant, l'humaine dort dans les gestes du corps et l'insensé de la Musique ; exacte et rigoureuse, la dernière, mathématicienne, compte, mesure, calcule, démontre, s'apprête à expérimenter.

« Mes quatre dernières filles travaillent à réveiller la signification. »

Quatre Muses benj amines

Petites dernières, plus nombreuses parce que leur travail devient plus continu et difficile à mesure que le Grand Récit descendant plonge dans le destin collectif, les quatre Muses sociales tentent, contre les colères personnelles et les haines partisans, après elles, malgré elles, contre les défis et les combats, malgré eux et après eux, au milieu de la violence des rapports humains, carnages et sang, d'accéder, parmi et malgré ces nouvelles épines, autres bruits, au langage discursif et au sens.

Melpomène pleure à la tragédie, accompagnée, précédée par le chœur, parce que l'on y tue

toujours un bouc émissaire. Mieux vaut en rire, dit Thalie, comique, alors que le ridicule assassine souvent. Mieux vaut encore la poésie épique, premièrement chantée par les aèdes et indéfiniment sanglante et mortelle -Calliope. Les Modernes préfèrent les guerres, les mensonges des héros d'histoire, rivaux si rarement humains - Clio.

La mère Mémoire : « Écoute, Orphée ! Entends la Musique ! Elle remplissait jadis l'espace de ces théâtres, occupait le temps de ces spectacles, de ces représentations. Et aujourd'hui, tu t'en plains parfois, elle envahit les rues et les places, les médias collectifs et les oreilles individuelles ... Sans elle, qui parlerait? »

A l'émergence de la Musique et grâce au travail des Muses, Orphée se délivra des Enfers du chaos et du tohu-bohu, au cours d'un voyage, long et dur, autour de la mer pythique et bacchante, déchaînée. Le rythme et l'harmonie de la Musique l'affranchirent de ces bruits.

Or voici qu'à l'émergence du sens, de la représentation et du langage, de nouveaux bruits de fond se présentent, issus, quant à eux, de la violence et de la mort humaines. Pourquoi le hérissément de cette autre rumeur avant que se lève la parole ? Pourquoi, dès ces secondes origines, le mal, l'erreur, la douleur, la tuerie, comme, aux premières, le tohu-bohu du bruit ?

De même que chaque Muse, douce, ne cesse de se et de nous libérer des Bacchantes en furies dures, Orphée ne cesse, alors, de sortir des Enfers. Recommence le voyage.

Musique, délivre-nous du Mal !

Polymnie, la gestuelle, reprend la parole : « Comment reconnaître le feu sans brule, une pointe sans pique, le tonnerre sans terreur ? La sensation guide la vie en attirant vers les plaisirs, un peu, et, de façon brutale mais décisive, en éloignant de la douleur. Équipent ma peau de mime, mes nerfs et mon corps, des terminaux appropriés à cette bi polarité où l'un des attracteurs reste plus puissant que l'autre. Pour parfaire ma mimétique, je m'approche, certes, du Monde, mais ne dépasse pas le seuil qu'une douleur supportable définit. »

Uranie comme en écho : « Qu'une expérience confirme une théorie, cela me rassure, mais n'enseigne rien. Qu'elle la détruise, j'avance, j'apprends. Seule décide d'une science sa falsification. Si, d'autre part, nous réussissions toujours dans nos entreprises, nous ne comprendrions jamais rien : naïf, le fils de riche ; sot, l'enfant élevé dans la soie du confortable ; bête, celui qui gagne toujours. L'échec forme le mousse, le mitron, l'arpète, le béjaune, moi. Comment Orphée devient-il musicien ? Par les bruits et fausses notes ! L'enfer, c'est l'adaptation ; l'apprenti en sort. Glissant, trébuchant, y retombant, le compositeur, le créateur ne cessent de s'en délivrer. L'homme même ...

La mère Mémoire cherche à résumer: « Une théologie de génie somma, jadis, comme en une synthèse première, cette suite d'expériences sensibles, empiriques, théoriques, pédagogiques ... par le dogme du péché originel. Dès l'origine de l'humain, installé en un Éden paradisiaque où justement, tout allait bien, richesse et saturations, voici qu'il advint. Que serait-il arrivé, pendant, après le paradis premier ? Réponse : rien que de la répétition, angélique, supralapsaire, monotone, de la redondance sans information ; pas d'humanité, pas d'événement, pas d'histoire. Le péché fut la première circonstance intéressante. Parmi la redondance de l'obéissance, la première désobéissance, improbable, apporta donc, par cette même imprévisibilité, une belle quantité d'information. Voilà pourquoi elle eut lieu sous l'arbre de la connaissance ; mieux encore, de la connaissance du Bien paradisiaque et du Mal improbable. Sans cette inclination d'Eve, sans le petit

poids de la pomme, Sapiens n'e point émergé ; ni son histoire, inverse du paradis, où le Mal entre en redondance et le Bien en rareté.

Le Mal radical désigne la racine de notre hominisation. Pas de morale, pas d'éthique, pas de connaissance ... sans lui. Ne cherchez point ailleurs l'origine du Mal : il gît à notre origine. Au début, un paradis qui tourne mal. .. un fuseau de parallèle qui, en déclinant, apporte la première information ... Errare humanum est, cela veut dire : l'erreur est le propre de l'homme, au moins son commencement ; en fait, sa faculté universelle pour l'adaptation. La meilleure des pédagogies - origine recommencée, pour tout vivant humain singulier -consiste à dispenser ce mal à dose de vaccine. Apprentissage : homéopathie du Mal.

Au commencement mondial, le bruit ; la Musique le lisse; au commencement humain, le Mal ; la Musique m'en délivre ; à tout recommencement, une sortie d'enfer.

Orphée enfin apprend à composer.

Ainsi, les quatre dernières Muses passent de la Musique au langage par les blessures de la violence, de la mort, de la douleur, du désamour, du mal d'aimer. Tragédie, épopée, théâtre et histoire tentent de recouvrir et de lisser ainsi, parfois par songes et mensonges, toujours par représentation, les bruits de fond haineux et assassins de nos sociétés. Sans la fréquente et fausse sortie de la mort par le rêve, sans la rare et vraie sortie de la douleur par la beauté, comment aurions-nous accédé au langage, comment parlerions-nous, comment aurions-nous inventé des histoires ? On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Pour séduire de beauté tout ce qui existe et respire, Orphée doit lutter pour sortir, une fois de plus et sans cesse, des Enfers, et toujours en composant. Car la Musique risque toujours de chuter, en éclats, dans le brouhaha et la mort violente, d'oelle fait jaillir l'amour.

Néanmoins, par la suite, les quatre benjamines conservèrent les richesses exubérantes issues des différences culturelles les plus disparates et des oppositions individuelles les plus exacerbées, source cachée, méprisée, mondiale et quasi enfantine.

Leurs œuvres humaines y puisent sans cesse des millions de productions singulières, personnelles, riantes, luxuriantes, débordantes, d'une surabondance opulente et d'une plénitude épanouie.

Elles prennent leur joie de créer.

Uranie réapparaît. « Usitées par mes quatre dernières sœurs, les langues, dit-elle, indiquent, disent et désignent. L'invention du Verbe réunit un signe avec ce à quoi il se réfère, associe donc le dur d'une chose ou la chair d'un vivant à la douceur d'un dit. Cet événement paraît d'une assez grande rareté pour qu'on y remarque beaucoup d'information.

« Mieux, associer tels éléments de la langue mathématique, aussi universelle que la Musique et sans doute issue d'elle, à telles choses du Monde ou à tels codes des vifs, et, de plus, avec une telle exactitude que le signe correspond à la chose et la chose elle-même à son signe, voilà une rareté, voilà une incarnation, voilà un accord si forts qu'ils tiennent presque du miracle. »

Ainsi, l'événement, si rarissime qu'il reste incompréhensible, de l'application de la langue universelle aux singularités du Monde et de la vie, termina l'initiation d'Orphée par une sorte de miracle, saturé d'information.

Le musicien reconnaît alors que son voyage initiatique l'a simplement ramené au sein maternel, car l'on chuchotait partout que Polymnie, peut-être, que Calliope, sement, lui avaient donné le jour. Mieux, je crois pouvoir dire qu'Orphée ou la Musique doivent leur naissance à l'utérus commun à l'ensemble des Muses, Musique signifiant cette neu.vaine de maternités.

Li tani es fi nal es d' Orphée- musi ci en

Pour devenir, aux seins de ces femmes-mères, orateur, chanteur, vir.tuose de la lyre, compositeur et savant, Orphée reçut donc d'elles, au cours de sa vie, un fil d'Ariane -encore une femme -dont il avait deviné l'existence en son enfance, et qu'il finit par suivre, aveugle, et maîtriser, lucide, fil ou longue corde qui, passant par la parole et les langues, lui ouvrait un vantail vers la voix, et, par la voix, vers le chant, et, par le chant, vers la représentation sur une scène de théâtre, et, par la science et l'histoire ainsi représentées, à la Musique. A la Musique, centrale, principielle et décisive ...

. . . et sous la Musique, à tous les bruits chaotiques du Monde et des vifs, désordre et douleurs, dont les épines trouaient sans cesse son tho.rax, pour qu'en puisse jaillir une source ultime et cachée, une fontaine infernale, brante, insupportable, vivante, vitale, inspirante, créatrice.

Pythies et Bacchantes lui avaient appris à ouïr d'abord l'universalité du bruit : partout et toujours présent, aussi probable que la certitude, il ne porte aucune information. Mimiques, les premières Muses lui apprirent alors à lutter contre lui par le rythme : général, moins univer.sel que le bruit, il comporte déjà de l'information. Sans ce rythme, rien n'existe, tout retombe dans le bruit. Au commencement, des existants ne peuvent se tirer de ce tohu-bohu que par quelque ritournelle, celle, par exemple, des jours, aurores et crépuscules, pendant une courte ou longue semaine. Tous émergés du bruit par le rythme, ces existants se font plus rares que ces deux signaux, comportent donc déjà une belle quantité d'information. Plus Orphée en acquérait, plus il sortait des Enfers désordonnés, plus, en naissant, il montait vers la Musique. Au fur et à mesure qu'il avançait dans l'enseignement des Muses, il apprenait, en effet, en conjuguant les bruits et les rythmes, à faire jaillir des sons lisses et à parvenir enfin à cette musique plus rare que les sons et portant donc encore plus d'information.

Partant de la Musique, et par les dernières filles, il accéda au sens et au langage, rarissimes, quant à eux, et, de ce fait, gonflés d'information. Finalement, à la science d'Uranie, purgée de tout bruit, saturée de sens et de rareté, quasi miraculeusement informée.

Enfin, Orphée prit la parole et déclama :

« Musique au milieu : isthme, carrefour, bras de mer libre entre le zéro et le tout de l'information, entre le fouillis plein d'épines du bruit, dont le chaos se perd et se mêle en ses eaux mélodiques, et la lisse nécessité du sens qui, ainsi apaisé, en jaillit. D'un côté, grains, cyclones et typhons, hurlements ; de l'autre : voix et paroles, raison. Rivière ou cascade entre désordre et ordre, la Musique ouvre le détroit nécessaire par où l'on accède au sens. Maison de douane, station de péage, habitat de tous les messagers, anges bons et mauvais, sas par où tous passent, lieu où tout se passe. Musique : pont océanique entre les Ménades et Uranie, art qui fait l'arc entre les sciences rigoureuses et le charivari déchaîné, mieux encore entre le mondial et l'humain.

« Musique intersection.

« Musique charnelle et formelle, o émettant une sorte de parole muette, le corps compte sans savoir les nombres. Sciences : la tête sait qu'elle compte, elle nomme ses nombres ; la Musique compte au moyen de nombres sans nom. Débordés par le bruit, nous ne pourrions, sans la Musique, dénombrer cet innombrable.

« Son flux permet de transiter du corps en mouvement à une âme en émotion, du cuivre ou de la peau des instruments à l'expression des sentiments, des choses dures aux douceurs dites, de la terre et de l'eau à l'air et au feu, de la chair secrètement codée aux chiffres libres de l'esprit.

« Musique d'incarnation.

« Musique plénière : réserve, réservoir, trésor primordial, banque universelle, récipient d'équivalents sonores préalables au langage, d'équivalents insensés préalables à tout sens, comme l'argent ou l'or équivalent à tout ce qui pourra s'échanger, coffre et corne abondant d'inutilités, en réserve d'utilités, comme la danse thésaurise et enfouit dans le corps figures et mouvements inutiles, en réserve d'usages possibles. Musique origine.

« Musique réunion.

« Musique universelle. Ne la quitte pas ; tiens-toi en elle ; suis son cours, nage dans son flux, vis, habite et dors en elle ; tu sauras tout, car elle sait ou comprend tout : le savoir sans le savoir, d'un cé ; les mythes sans les dire, de l'autre ; le corps et la parole ; les beaux arts et la rigueur ... Mais il faut descendre dans l'autre universel, celui de l'enfer au chaos hasardeux, pour la voir émerger de sa source, pour la voir couler, pour la faire naître, pour la composer, selon un jaillissement ordonné, rythmé comme les existants du Monde et de la vie, sortant tous de cet enfer profond aux cris désespérés.

« Jaillissant dans l'étendue, pouvant la remplir de ses ondes, la Musique clame des universaux : les derniers universaux, déjà presque sensés, du Monde ; les premiers universaux, encore insensés, des humains.

« La Musique n'est pas un savoir, mais un puits d'o sortent toutes les inventions possibles. Ainsi la philosophie.

« Coulant large dans l'espace, la Musique clame-t-elle les universaux du temps ? Tourbillonnant par les aléas qu'elle reçoit du bruit et l'écoulement laminaire qu'elle produit en accords et mélodies, voici la fontaine permanente d'o jaillissent à profusion rythmes et mesures, tempi et accélérations, refrains et ritournelles, thème et variations, fugues et contrepoint, cris arythmiques et voix ordonnées par grammaire et syntaxe, continu et discontinu, nombres et raison ... je ne sais si la Musique suit ou produit le temps ... quoiqu'il en soit, sans Musique, vivrions-nous, connaîtrions-nous, compterions-nous la durée qu'elle semble suivre comme son ombre, qui semble la suivre comme un charme ?

« Musique boîte noire intemporelle, source d'o naît la durée. »

Fin sur une supplication.

Musique consolation des sept douleurs : sans les cris désespérés qui lui déchiraient le thorax, sans

le travail héroïque des neuf sœurs, sans les lacs de larmes venus de ces femmes, Orphée adulte n'e jamais chanté, discouru, composé, connu : art et savoirs d'onâit parfois du soulagement.

Musique, délivre-nous du Mal.

Ainsi éduqué par ses voyages, devenu expert en chants et partitions, paroles et raisons, Orphée se délivra de l'enfer aux bruits du Monde, du corps et des groupes, incessants, épineux, douloureux, reproduits par les Bacchantes, et, par la Musique et le savoir qu'il apprit des neuf sœurs, finit, sauvé de tout mal, par apaiser les fauves aux dents de sabre, adoucir la colère et le désamour des humains, araser les roses.

Da capo : fin aux enfers

On raconte que, poursuivie par le pasteur Aristée, apiculteur, courant éperdument pour échapper au viol, piquée au pied par un aspic rampant par là, Eurydice, l'amante d'Orphée, mourut. De la morsure du serpent, de l'aiguillon d'une abeille, d'une épine maligne du bruit ... d'une rose?

Courageux, sans espérance, le musicien descendit, pour la requérir, dans le même enfer-source dont il savait déjà sortir, puisqu'il avait exploré l'enchevêtrement du labyrinthe et disposait, depuis son apprentissage bacchanal, du fleuve-fil d'Ariane musical.

Malheur, malgré les interdictions divines, il se retourna vers l'ombre de sa femme, à peine émergée du tohu-bohu infernal : alors son fantôme vola en éclats d'atomes.

Plus tard, les Ménades elles-mêmes déchirèrent en menus morceaux le corps du compositeur qui fit ainsi retour au bruit par mille parties, aussi dispersées que celles d'Eurydice.

Œuvre humaine en péril, la Musique, fragile, peut toujours retomber dans le fouillis du chaos éparpillé.

Tout retourne alors au commencement, au fond des trois bruits de fond, hurlés par le chœur enivré des Pythie, Sibylles et Bacchantes, qui n'ont pas bougé de place au fin fond des Enfers.

Qu'un voyageur orphique, vous, moi, appareillions de nouveau et tout repart de là, renaît, rejaillit, revit, recrée, compose, surabonde, chante, pense, calcule, pleure, jouit.